

## Daniel Grenier à France Daigle

Daniel Grenier

Number 141, April 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71508ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Grenier, D. (2014). Daniel Grenier à France Daigle. *Moebius*, (141), 139–147.

Chère France Daigle,

Hmm, hmm,

Chère France Daigle,

Je suis un peu nerveux, ce n'est rien, ne faites pas attention.

\*

Je vous écris aujourd'hui, quelques semaines après avoir terminé *1953, chronique d'une naissance annoncée*, dans lequel j'ai appris, entre autres choses, qu'Alfred Nobel avait probablement eu l'idée des prix prestigieux qui portent son nom après être tombé sur la nouvelle de sa mort dans un journal parisien. Ce qui n'est pas fou. On l'avait confondu avec son frère Ludvig (qui était bel et bien mort) et on critiquait fortement son héritage en tant qu'inventeur d'explosifs meurtriers. Il a voulu, comme on dit, se racheter.

À la fois anecdotique et significative, cette information tirée de la « vraie vie » et mêlée à la « fiction » de la naissance de l'écrivaine, me semble caractéristique de votre travail et de l'impact qu'il peut avoir sur le lecteur<sup>1</sup>. Chez vous, le lecteur d'une part est touché par une sensibilité esthétique et un sens du récit rares. D'autre part, et ce n'est pas peu dire, il se couche toujours moins niais.

\*

À ce jour, on ne peut pas dire encore que j'ai lu votre œuvre dans son entièreté, mais on pourra le dire bientôt, j'en suis persuadé. Je n'ai pas encore déniché *Variations en B et K*. Ni *L'été avant la mort* ni *La beauté de l'affaire*. Ça ne saurait tarder, j'ai pris des mesures.

Pour parler franchement, comme plusieurs qui vous ont découverte grâce à la révélation médiatique, critique et populaire qu'a été *Pour sûr*, j'ai commencé à vous lire à l'envers. Mais quel envers<sup>2</sup>!

Chacun a son histoire, mais personnellement, je dois la trouvaille pour le moins renversante de *Pour sûr* à mon amoureuse, qui travaillait en 2011 sur un mémoire de maîtrise dédié à un roman de Jean Babineau, votre compatriote monctonien, et qui m'avait recommandé de jeter un œil à ce livre que vous veniez de publier. Ça allait probablement me plaire, m'a-t-elle dit, en me tendant un exemplaire de la revue *Liaisons* dans laquelle Benoit Doyon-Gosselin, alors professeur à l'Université Laval, avait écrit une recension très positive<sup>3</sup>. Elle me savait amateur de gros livres et le vôtre en était un, à n'en pas douter : avec ses 746 pages bien comptées, bien remplies, *Pour sûr* est effectivement un pavé, une brique, comment on dit ça, un *door-stopper*, ce qu'on pourrait appeler une somme, au sens d'un résultat, d'une addition peut-être, ou plutôt non : d'une multiplication.

Douze fois douze fois douze.

\*

$12 \times 12 \times 12 = 1\,728$ , *indeed*. Ou, pour vous citer :

179.12.5 [Structure] Douze à la troisième puissance, donc 1728 fragments, par groupes de 12 d'abord, puis par tranches de 144. Mais un roman peut-il s'écrire avec autant de nombres?

(*Pour sûr*, p. 80)

191.12.6 [Structure] Et puis, pourquoi pas les chiffres? Ne constituent-ils pas une forme de pensée? Une sorte d'écriture? Ne témoignent-ils pas de lois aussi incontournables que récurrentes? Considérons les opérations suivantes en tenant compte du fait que le chiffre trois représente le principe masculin et le chiffre quatre le principe féminin :

$$\begin{aligned} a) \quad & 1\,728 \div 3 = 576 \\ & 576 \div 12 = 48 \end{aligned}$$

$$b) 1\ 728 \div 4 = 432$$

$$432 \div 12 = 36$$

$$c) 48 \times 36 = 1\ 728$$

*Élémentaire, j'en conviens. Mais la question demeure : jusqu'à quel point (s')ouvrir ?*

*(Pour sûr, p. 84-85)*

\*

[Structure], dont les 12 fragments sont autant d'interrogations sur la forme que prendra le livre que nous sommes en train de lire, est une des 144 catégories que vous avez « choisies » afin de concrétiser l'idée incroyable que vous en aviez au départ, dix ans avant de poser le point final et de remettre le manuscrit à l'éditeur : celle d'écrire un roman monumental composé non pas d'une grande narration traditionnelle, mais plutôt d'une série quasi infinie de petites touches abordant mille sujets divers, par mille angles différents, finissant par composer une toile d'ensemble cohérente et étrangement communicative. Et ça a fonctionné<sup>4</sup>.

\*

Mais [Structure], dont les 12 fragments sont autant d'interrogations sur la forme que prendra le livre que nous sommes en train de lire, n'est qu'une des 144 catégories qui propulsent l'inventivité narrative de *Pour sûr*. Il y a aussi, parmi d'autres, [Détails inutiles], [Scrabble], [Chiac<sup>5</sup>], [Chiffres et nombres], [Paternité], [Patates]. La catégorie [Patates] décrit le lien affectueux qu'entretient Terry, mari de Carmen et père d'Étienne et Marianne, avec les recettes de pommes de terre. Terry est bon cuisinier, quand il est question de pommes de terre.

\*

Je réfléchis à cette lettre que je voudrais construire, avec une certaine logique, mais que je ne cesse de démonter, en la fractionnant, en y ajoutant des recoins, et voilà

que je relis ce que j'avais écrit sur mon blogue, quelques minutes, quelques secondes, après avoir refermé *Pour sûr*, le 2 février 2012, quelques mois avant que vous ne remportiez le prix du Gouverneur général :

Bien qu'il soit hasardeux de tenter de résumer un livre comme celui-ci, qui parle de tout et de rien, puisque chaque catégorie narrative est une petite œuvre en soi, à la fois superflue et pertinente, on peut quand même en soutirer ce qu'on pourrait appeler des *passions*, voire des *obsessions*, ces catalyseurs qui poussent le livre vers l'avant. Immense roman expérimental fait de fragments discontinus mais ordonnés avec une précision arithmétique, véritable somme encyclopédique qui a nécessité plusieurs années de réflexion à l'auteure, *Pour sûr* est d'abord un livre sur les livres et sur les mots qui les constituent, mais aussi sur les chiffres qui se cachent souvent derrière. C'est une expérience totalisante comme il s'en est fait peu dans l'histoire de la littérature. Bien sûr, c'est d'abord une étude sur la construction romanesque (au sens d'échafaudage) comme moteur d'une compréhension de la psychologie humaine, mais c'est également un hommage au livre en tant que produit culturel et social, au livre en tant qu'objet physique qui se construit et qui requiert une expertise, en font foi les catégories [Typo] et [Histoire], qui traitent respectivement de l'histoire de la typographie et du rapport affectif qu'on peut entretenir avec les pages liminaires d'un livre.

Mais ce n'est pas tout. Au-delà de l'écriture, de la littérature, des modalités formelles de la composition et de la confection d'un ouvrage, se trouve l'obsession de la langue, qui domine, qui englobe tout le reste<sup>6</sup>, comme je le disais plus haut. La rencontre du français, de l'anglais, du chiac, leur rencontre parfois fructueuse, parfois désastreuse, dans la diégèse de *Pour sûr* autant que dans la réalité de Moncton et des environs, forme le cœur du roman, son âme. Jusque dans l'orthographe même des mots et des expressions, Daigle cherche à interroger, à déconstruire et à reconstruire, à inscrire et à transcrire, une langue acadienne propre à ces gens qui peuplent son univers. Plus souvent qu'autrement, ce ne sont que des voix qu'on entend, sans filtre, des

[Monologues non identifiés] qui s'imposent plus dans leur pur aspect langagier que dans leur contenu, ou encore des [Dialogues en vrac] qui viennent remettre en question certaines évidences :

— *C'est supposé qu'y en avait du temps de Molière qui trouvaient que son français était trop populaire, pas assez raffiné.*

— *Denne hōw cōme qu'y disent tout le temps la langue de Molière, comme si qu'y était le kingpin du français?*

— *Probablement parce qu'y a venu fāmous. C'était peut-être le premier Français à devenir fāmous.*

— ...

— ...

— *Quoi d'autre que t'as appris?*

— *Ben, que Molière vivait dans la période que l'Acadie a commencé à exister. Entre 1600 pis 1700, qui serait le XVII<sup>e</sup> siècle.*

— *Ça c'est weird. Je croyais qu'on descendait de Rabelais nous autres.*

— *C'est vrai. J'avais pas pensé à ça.*

— ...

— *Ouelle, I guess qu'y faudra que j'alle au prochain cours asteure.*

— *Moi, ça me tannerait. Tu vas à l'université, tu crois que t'apprends dequoi, pis là, une simple petite question fait que tu sais déjà pus. C'est une ripoff.*

(p. 32)

\*

[La citation dans la citation<sup>7</sup>].

\*

Ce matin-là, je m'en souviens très bien, j'avais le projet d'écrire une série d'articles « angulaires », qui aborderaient le roman sous différents aspects, scientifique, académique, personnel, linguistique. L'enthousiasme m'emportait. Finalement je n'en ai écrit que deux, que je me suis quand même empressé de vous faire suivre, par le biais de votre maison d'édition. J'étais drôlement fier de ce que j'avais

accompli, d'autant plus que pour la première fois depuis longtemps, je tombais sur une œuvre qui me faisait ressentir le besoin de la défendre, de la promouvoir, de l'expliciter, de la vendre<sup>8</sup>, de la propager, comme une bonne nouvelle, à la manière double d'un spécialiste et d'un prosélyte.

Finalement, au lieu d'écrire ces articles, j'ai préféré aller lire vos autres romans, ceux qui venaient avant *Pour sûr*, dans lesquels j'ai compris à quel point votre « projet » littéraire, dans son ensemble, me stimulait, à la fois l'intellect et le, comment dire, oui, le cœur. Parce qu'au delà de la grande prouesse intellectuelle que sont vos romans, ils ne cessent de répéter que la littérature est avant tout une affaire d'humains. Et quels humains!

Quelle ne fut pas ma surprise en effet d'apprendre, dans *Pas pire*, que non seulement les différentes sortes de deltas sont intéressantes à étudier, mais que Terry Thibodeau, que j'avais rencontré dans *Pour sûr*, était un personnage récurrent. J'allais d'ailleurs le retrouver dans *Petites difficultés d'existence* et dans *Un fin passage*. Même si je sais que *Pour sûr* est une œuvre totalisante, ces livres, je ne les vois pas comme de simples préparations en vue d'un coup de circuit. Plus courts, plus condensés, ils n'en sont pas moins ambitieux, à une autre échelle. Et ils sont sans conteste aussi beaux.

\*

Je vous ai déjà entendue dire en entrevue que vous étiez toujours sentie incapable de créer un personnage et de lui inventer une vie, de lui construire une psychologie, sur 250 pages. Que cela vous semblait une entreprise un peu absurde. C'est vrai que vos romans sont « montés », un peu à la façon d'une toile cubiste, par fragments courts, et que les personnages qui les peuplent ne sont qu'une des multiples avenues fréquentées par le lecteur en cours de route.

Mais, d'un autre côté, serait-ce présomptueux de ma part d'avancer ici l'idée qu'en créant Carmen et Terry, en leur permettant d'exister ainsi, à travers de courts dialogues et de brèves scènes de la vie quotidienne, en leur

permettant de se rencontrer et de progresser ensemble, vous nous avez offert deux des plus beaux personnages de la littérature des dernières décennies ?

Voilà que je m'emporte encore.

\*

Plus j'y pense, plus je me dis que la plus grande force de votre écriture se trouve dans cette rencontre, ou cette fusion, entre ce que, faute de mieux, j'appellerais le purement « expérimental » et l'hyper « accessible ». Autrement dit, il me semble qu'il y a toujours dans vos livres un enjeu formel, à la base du processus de composition, sur lequel repose l'architecture complexe, mais qui ne prend jamais le dessus sur le pur plaisir de raconter.

Sur le pur plaisir de rencontrer le lecteur comme s'il s'agissait d'un complice et de marcher côte à côte avec lui, pour faire un petit bout de chemin, parfois en ligne droite, d'autre fois en spirale, ou les deux en même temps, pourquoi pas ? Et qu'y a-t-il de plus puissant que la rencontre de deux êtres, sur les pages d'un livre ?

\*

Ou, pour vous citer encore une fois, en terminant :

— *Comment c'que tu t'appelles ?*

*Son nom était cousu sur le devant de sa chemise, mais la fille était trop loin pour le lire. Quelque chose le gênait d'avoir à dire son nom à cette fille.*

— *Terry.*

— *Terry quoi ?*

— *Thibodeau.*

— *Awh.*

*Il y eut un silence. Cette pause fut cruciale. Elle mit Terry à l'aise et finit par lui donner envie de poursuivre la conversation.*

— *Toi, comment c'que tu t'appelles ?*

— *Carmen.*

— *Carmen quoi ?*

— *Després.*

— *D'où c'est que tu d'viens ?*



— Grande-Digue.

— Je croyais qu'y'avait yinque des Bourgeois à Grande-Digue.

— Y'en a pas mal. Les Després viennent de Cocagne, vraiment. Mon père a déménagé à Grande-Digue pour être loin de sa famille.

Cette réponse ironique fit rire Terry. Il y eut une autre pause, puis la fille continua :

— Quoi c'que tu lis?

— Awh, c'est juste un livre...

Normalement Terry se serait arrêté là, mais aujourd'hui cette réponse lui paraissait trop brève et quelque peu insignifiante. Il s'efforça donc de la rallonger un peu.

— ... ça parle du nombre 12, de toutes les façons que cte nombre-là existe.

— C'est-ti bon?

— C'est pas pire.

(*Pas pire*, p. 104-105)

Bref, chère France Daigle, pour ce fin passage, et pour le reste, merci infiniment,

Daniel Grenier

1. J'y ai aussi appris ce qu'était la maladie cœliaque, l'importance du péristaltisme pour le développement de l'enfant chez Françoise Dolto, ce que Staline avait fait de ses derniers instants, comment la mort de la reine Marie avait été vécue à Moncton, la différence entre un journaliste engagé et un écrivain désemparé, pourquoi Julius et Ethel Rosenberg s'étaient retrouvés dans un tel pétrin, le rôle du coussin du troisième but au baseball, l'emplacement du tombeau de Mussolini, les assises du roman en devenir, le lien entre les Acadiens et l'accent de Fernandel, etc., etc., etc. Par contre, je n'y ai pas appris que 312000 jeux de Scrabble avaient été vendus en 1953.

2. Je vous ai déjà entendue dire lors d'une entrevue que, contrairement à d'autres *magnum opus* qui, venant chapeauter une œuvre, sont qualifiés par leurs auteurs de « cerise sur le sundae », *Pour sûr* représente dans votre cas, en quelque sorte, le « sundae sur la cerise ».

3. Dans l'article, Benoit Doyon-Gosselin, décrit rapidement l'architecture du roman et présente votre parcours d'écrivaine. Il parle du livre avec enthousiasme, disant entre autres qu'il est content que *Pour sûr* soit sorti maintenant et non à l'époque où il écrivait sa thèse (sur vous et d'autres écrivains acadiens), parce qu'il n'aurait pas su quoi en faire, comment le traiter, comment l'aborder. En effet, écrit-il, ce livre, ce mastodonte, aurait chamboulé sa vision de l'œuvre entière et altéré les conclusions auxquelles il était arrivé après des mois de réflexion.

4. Dans l'édition du 19 janvier 2012 du journal *Voir*, Dominique Tardif décrivait le livre en ces mots : «Autoréférentiel, autoréflexif, joueur, savant, anecdotique, gargantuesque, mathématique, effrayant, lacanien, freudien, acadien, oulipien, rigoureux, paresseux, obsessionnel, labyrinthique, postmoderne, scrabbleque, right d'la fun, intelligent, raisonné, déraisonnable, extraordinaire, singulier, excessif, hétéroclite, bâtard, aliéné, inconscient, impossible, génial, livresque, unique sont tous des adjectifs qui décrivent bien le roman/cube Rubik de France Daigle, un pavé dans la mare, un livre-jeu encyclopédique, une immense arborescence littéraire, un buffet chinois débordant d'histoires de bar, de famille et de librairie, d'informations superflues (mais néanmoins passionnantes), de petites vies simples, de théories ésotériques et de dialogues propres à ennoblir la langue chiac. Pour sûr, c'est de la folie.» (En ligne : <http://voir.ca/livres/2012/01/19/france-daigle-pour-sur/>. Page consultée le 11 janvier 2014.)

5. Parlant de chiac, certains se rappelleront peut-être de vous, jeune élève de 15 ou 16 ans, dans une des scènes de *Éloge du chiac* de Michel Brault, en train de vous interroger, déjà, sur l'avenir du français en Acadie. Au milieu d'un débat dans la salle de classe, on vous entend soudain réagir, pendant que la caméra vous cherche : «J'comprends qu'vous êtes fiers de vor' dialecte, mais quand même là, si on va trop loin avec le chiac là, ben ça viendra qu'y aura pu la langue française ici en Acadie. C'est pas ça qu'on veut. Faut quand même l'améliorer.»

6. Ce «tout» me fait m'interroger sur mon «style» et ses faiblesses. Mon directeur de thèse m'a souvent rappelé qu'une phrase sans son «tout» emphatique fonctionne presque toujours aussi bien. En l'occurrence, la phrase «Au-delà de l'écriture, de la littérature, des modalités formelles de la composition et de la confection d'un ouvrage, se trouve l'obsession de la langue, qui domine, qui englobe tout le reste, comme je le disais plus haut» pourrait se lire comme «Au-delà de l'écriture, de la littérature, des modalités formelles de la composition et de la confection d'un ouvrage, se trouve l'obsession de la langue, qui domine, qui englobe le reste, comme je le disais plus haut», sans qu'aucune perte ne soit enregistrée par aucun comité d'experts.

7. Ce n'est pas une des catégories de *Pour sûr*. Par contre, il y en a une qui s'intitule [Le détail dans le détail].

8. Je parle bien sûr ici au sens propre, surtout depuis que je travaille en librairie, ici à Québec. J'ai justement vendu *Pour sûr* le mois dernier à un monsieur qui venait acheter du Michel de Certeau et qui m'a lancé : «Qu'est-ce que tu as lu de bon, ces derniers temps?» Je me suis dit, dans ma tête, quelqu'un qui s'intéresse aux arts de faire et à l'invention du quotidien ne *peut pas ne pas* tomber en amour avec l'œuvre de France Daigle. J'ai répondu aussitôt, le sourire aux lèvres : «Connaissez-vous France Daigle?»